

Charles de Foucauld, Frère universel

Aristocrate bon vivant, soldat valeureux, explorateur du Sahara, linguiste hors pair et ermite dans le sud algérien, Charles de Foucauld, le frère universel, fut béatifié à Rome le 13 novembre 2005.

Quatre vingt dix neuf ans après sa mort Charles de Foucauld étonne toujours. Son rayonnement a donné naissance à une vingtaine de congrégations religieuses et d'associations de vie spirituelle.

FOUCAULD : Je veux habituer tous les habitants, chrétiens, musulmans, juifs et idolâtres, à me regarder comme leur frère universel. Non en parole mais en actes.

NARRATEUR : Qui était-il donc ? Un fou, un dément ? Non... Non.

J'aurais bien aimé rencontrer Charles de Foucauld. Le voir comme je vous vois. Prendre du temps avec lui. Me laisser enivrer par le goût puissant de la solitude, du désert et de l'abandon.

FOUCAULD : J'entends encore la voix douce de ma mère nous apprenant à prier à ma sœur et à moi. Ma mère est très croyante. Elle nous entoure de beaucoup d'affection.

Malheureusement elle meurt trop tôt, j'ai 6 ans et ma sœur 4.

Quelques mois après c'est mon père qui meurt puis ma grand mère.

Mon grand père nous prend chez lui pour nous élever.

A Nancy je fais ma première communion avec passion.

Ma cousine Marie vient spécialement de Paris pour la cérémonie.

Je ressens auprès d'elle un sentiment de plénitude et d'amour.

Mais au lycée, je me débarrasse de la foi.

Admis à l'école de St Cyr, je passe mes années d'études à faire la fête, vautré dans les plaisirs sexuels débridés. J'adore me déguiser. Je me déplace en calèche anglaise avec un cocher. Je ne fume que les meilleurs cigares, les plus chers, je ne bois que de très grands vins. Je n'accepte jamais qu'un garçon de café me rende la monnaie. Je mange beaucoup, je deviens obèse. Mes camarades me surnomme « le porcelet ».

A vingt ans, j'ai l'immense douleur de perdre mon grand père. J'avais admiré sa belle intelligence et sa tendresse infinie. Tout cela je ne le retrouverai plus jamais. Et je m'éloigne de plus en plus de Dieu.

J'hérite d'une énorme fortune que je gaspille en jouissances mondaines, au grand désespoir de ma famille qui me demande de mettre un terme à mon comportement. Sans écouter, je continue, je vais de plaisirs en plaisirs. Ces fêtes grandioses que j'organise je les passe dans le dégoût et dans un ennui infini. Je ne sais plus quoi inventer pour combler le vide de ma vie. Une immense tristesse me revient chaque fois que je me retrouve seul dans ma chambre. Je fais le mal même si je ne l'approuve pas. Je ne sais pas alors que ce vide douloureux est une grâce.

A vingt-quatre ans je donne ma démission de l'armée et décide de partir à la découverte du Maroc.

Ma famille est désespérée, mais peu importe, je pars découvrir le Maroc, déguisé en rabbin. Je peux ainsi passer inaperçu dans un territoire dangereux et interdit aux européens. J'ai trouvé un guide, le rabbin Mardochee. J'apprends l'hébreu à Alger et les coutumes juives. Je sais que personne au Maroc ne fera attention à deux pauvres Juifs.

***Shalom aleichem, mal'achei hassharet, mal'achei `Elion,
Mimmelech malchei hammelachim, Hakkadosh baruch Hu.***

MARDOCHEE : Écoute-moi bien Charles : « Mille cavaliers ne sauraient dépouiller un homme nu ».

Shalom aleichem - reprise

FOUCAULD : Pendant tout notre voyage je prends des notes, en cachette, sur un petit carnet.

Je suis profondément touché par ces juifs restés fidèles à leur religion, malgré des siècles de persécutions. L'Islam aussi produit sur moi un profond bouleversement. Ces croyants qui vivent dans la continuelle présence de Dieu me font entrevoir quelque chose de plus grand et de plus vrai que les occupations mondaines. Ces fils d'Abraham éveillent dans mon cœur l'inquiétude religieuse.

Et dès mon retour en France, ma famille m'accueille chaleureusement sans porter aucun jugement sur mon passé. Je rapporte de mon voyage une mine de renseignements scientifiques, géographiques et linguistiques.

Je les rédige dans un livre intitulé : *Reconnaissance au Maroc*, pour lequel je reçois la médaille d'or de la Société de Géographie de Paris.

DUVEYRIER : Monsieur de Foucauld, vous avez fait l'abnégation absolue de votre bien-être, et c'est sans tente, sans lit, presque sans bagages, que vous avez travaillé pendant onze mois chez des peuples qui, ayant plus d'une fois démasqué votre jeu d'acteur, vous ont mis face au châtement que vous méritiez le plus : la mort.

FOUCAULD : La devise de la famille de Foucauld est « jamais arrière ». Quand on part en disant qu'on va faire une chose, il ne faut pas revenir sans l'avoir faite. A aucun prix je ne serai revenu sans avoir vu ce que j'ai dit que je verrai, sans avoir été là où j'ai dit que j'irai. La devise de la famille de Foucauld c'est ça : « jamais arrière ».

DUVEYRIER : Monsieur de Foucauld, mes félicitations.

FOUCAULD : Enfin, je deviens un homme célèbre.

LA FOULE : Bravo ! Bravo !

FOUCAULD : Pendant que je suis à Paris, je me trouve avec des personnes très intelligentes et très chrétiennes, ainsi en revoyant ma cousine Marie, pour laquelle j'éprouve toujours une grande affection, je me dis : puisque cette âme est si intelligente, la religion en laquelle elle croit si fermement ne saurait être une folie comme je le pense.

Ma chère cousine, que vous êtes heureuse de croire, moi je cherche la lumière et ne la trouve pas.

Cependant j'éprouve un besoin profond de recueillement. En même temps, une grâce intérieure extrêmement forte me pousse. Je me mets à aller à l'église tous les jours, sans croire, simplement parce que je me trouve bien dans cet endroit.

Puisque cette religion n'est pas une folie, peut-être la vérité est-elle là ?

Je passe de longues heures à répéter cette étrange prière : mon Dieu, si vous existez, faites que je vous connaisse.

Chère cousine, je désirerais prendre des leçons de religion catholique comme par le passé j'ai pris des leçons d'arabe. Il me faudrait pour cela trouver un prêtre instruit.

MARIE : Il paraît que l'abbé Huvelin ne reprendra pas ses conférences, vous devriez aller le voir. L'abbé Huvelin a un don étonnant d'intuition des âmes au plus haut degré. Il a l'intelligence de la souffrance humaine.

FOUCAULD : Je ne viens pas me confesser, mon père, je n'ai pas la foi. Je voudrais avoir quelques renseignements sur la religion catholique.

HUVELIN : Mettez vous à genoux, confessez-vous à Dieu, vous croirez.

FOUCAULD : Mais je ne suis pas venu pour cela mon père.

HUVELIN : Mettez-vous à genoux, mettez-vous à genoux et confessez-vous.

FOUCAULD : Je m'agenouille et confesse toute ma vie.

HUVELIN : Vous êtes à jeun ?

FOUCAULD : Oui.

HUVELIN : Alors, allez communier.

FOUCAULD : Je me suis approché de la table sainte et j'ai communié.

Depuis ce jour un changement profond s'opère en moi, maintenant Dieu n'est plus une vérité à apprendre mais une personne à rencontrer.

Alors je ne peux faire autrement que de ne vivre que pour lui.

Faire ce qui est le plus parfait peu importe les difficultés.

Ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi.

Dieu est si grand !

FOUCAULD : Père, je veux être moine. Je le veux !

HUVELIN : Calmez-vous mon cher enfant ; calmez-vous, soyez patient. Cherchez d'abord la volonté de Dieu. Prenez un temps de réflexion, méditez les Évangiles et priez sans cesse.

FOUCAULD : L'abbé me fait attendre trois ans.

Dans un dîner, un soir, chez ma cousine, une petite fille interrompt ma conversation où je dénonce l'absence de piété des Français face à celle des Arabes au Maroc.

L'ENFANT : Et vous, que faisiez-vous pour Dieu au Maroc ?

FOUCAULD : Cette parole d'une enfant au milieu d'adultes dans un dîner familial me laisse complètement désespéré. Oui, qu'ai-je fait pour Dieu au Maroc ?

Puis, une autre fois c'est dans un sermon que j'entends l'abbé Huvelin prononcer cette phrase :

HUVELIN : Notre-Seigneur a tellement pris la dernière place, que jamais personne n'a pu la lui ravir.

FOUCAULD : Le désir d'entrer dans une communauté monastique continue de me traverser. Mais je me demande dans quel ordre religieux je pourrais vivre le mieux l'imitation de Jésus-Christ.

HUVELIN : Soyez patient, restez en paix, je vous conseille de faire d'abord un pèlerinage en Terre Sainte. Là, demandez à Dieu de vous éclairer, puis revenez me voir.

Chant arabisant

FOUCAULD : Arrivé à Nazareth je vois les pierres que Jésus a foulées de ses pieds. A la fontaine, je vois des femmes et des enfants refaire les mêmes gestes

que Marie et Jésus. Je vois aussi les mêmes montagnes, les mêmes horizons, les même lieux où la voix du Sauveur a résonné.
Puis je découvre Jérusalem sous la neige et passe Noël à Bethléem.

Chant arabisant - reprise

Je veux vivre la vie cachée de notre Seigneur Jésus, pauvre jusqu'à la mort. Je veux vivre Nazareth !

FOUCAULD : Père, je veux devenir trappiste, entrer dans une abbaye pauvre et retirée.

HUVELIN : Vous ne pouvez pas entrer à la Trappe mon enfant, vous êtes inapte aux travaux manuels. Vous pourriez aller à Notre-Dame des Neiges, en Ardèche.

C'est le monastère le plus haut de France. Il y fait très froid. Je connais son fondateur. Vous y serez dans le silence et dans la solitude. Méditez les évangiles. Priez sans cesse. Abandonnez-vous à la providence.

Si l'expérience porte de bons fruits, vous pourrez partir en Syrie pour la Trappe d'Akbès, monastère encore plus pauvre, monastère encore plus retiré.

Lettre

FOUCAULD : Ma Chère cousine, comme je n'entre que demain en communauté, je vous écris.

Hier à cette heure-ci j'étais encore près de vous, vous disant adieu, c'était dur, mais cela était doux encore puisque je vous voyais.

Toujours je me sens si près de vous et mes yeux ne verront plus jamais les vôtres. Pardon de ce que je vous dis, mais il faut tirer la force de ma faiblesse, se servir pour Dieu de cette faiblesse même, le remercier de cette douleur et la lui offrir.

FOUCAULD : Une fois au couvent je prends le nom de frère Marie-Albéric. Je souffre beaucoup, non de la communauté où tout le monde est très bon pour moi, mais la pensée de ma famille au loin me torture ; toujours vivre ici et ne jamais les revoir.

Pourquoi suis-je entré à la Trappe ? Pourquoi ?

Par amour, par pur amour. J'aime notre Seigneur Jésus-Christ, bien que d'un

cœur qui voudrait aimer plus et mieux ; mais enfin je l'aime, et je ne puis supporter de mener une vie autre que la sienne, une vie douce et honorée quand la sienne a été la plus dure et la plus dédaignée qui fût jamais, je ne veux pas traverser la vie en première classe pendant que celui que j'aime l'a traversée dans la dernière.

LE VIEUX MOINE : Je me souviens très bien de frère Marie–Albéric qui nous étonnait toujours par sa piété. Ses qualités de silence et de méditation étaient admirables.

Il nous édifiait par son humilité. Il était simple à la perfection. Je lui parlais comme à un paysan. Je ne l'ai jamais vu refuser un service à personne. Il était beau comme François d'Assise. Il paraissait un ange au milieu de nous tous.

FOUCAULD : Quelques mois plus tard, comme convenu avec l'abbé Huvelin, je pars en Syrie pour la Trappe d'Akbès.

FOUCAULD : Après avoir marché pendant deux jours, j'aperçois le couvent. Les bâtiments sont assez misérables, la vie y paraît très rude.

Ma journée commence très tôt le matin par des exercices spirituels, puis durant le jour beaucoup de travaux manuels très fatigants : scier du bois en hiver, au printemps piocher la vigne, récolter le foin et moissonner en été.

Quand je n'ai plus la force de bêcher les champs, je lave le linge des pauvres, je m'occupe des malades, je leur fais la cuisine, je les soigne.

L'amour de Dieu, l'amour des hommes, c'est toute ma vie et ce sera toute ma vie je l'espère.

Une nuit, je suis envoyé au village voisin, pour veiller près de la dépouille d'un ouvrier arabe chrétien qui vient de mourir. J'entre dans la mesure, et tout d'un coup je suis saisi de stupeur en découvrant la pauvreté de ces gens, à deux pas de la Trappe. Je comprends alors que je n'ai pas la dernière place. Que je suis pauvre pour les riches mais que je ne suis pas pauvre pour les pauvres.

Quelle différence entre nos habitations et cette maison. La vie de la Trappe est dure, mais l'homme qui vient de mourir, a vécu plus durement encore. Nous, nous formons une communauté les uns les autres. Mais cet homme, lui, était seul pour faire vivre sa famille comme ouvrier chaque jour, misérablement, à la

force de ses bras.

Notre-Seigneur nous a témoigné son amour par des œuvres et des souffrances si extraordinaires, peut-on le contenter par de simples paroles ?

Pour la première fois, je rêve de créer un nouvel ordre. Je veux former de petites congrégations. Vivre uniquement du travail de nos mains. Renoncer à toute propriété. Être prêt à mourir de faim. N'accepter aucun don, pauvreté absolue. Pratiquer la charité. Prières continuelles et adoration.

Ces désirs me submergent pendant deux mois, je tâche de ne pas y penser. Mais je n'y réussis guère. Impatient, j'écris quand même à l'abbé Huvelin qui me répond longtemps après.

HUVELIN : Votre règlement est impraticable. Il m'a effrayé. Surtout ne fondez rien !

FOUCAULD : Une année plus tard, de tragiques événements éclatent. Les chrétiens d'Arménie demandent l'indépendance. Le sultan en profite pour régler le problème par un génocide d'une cruauté inouïe. Autour de nous il y a des horreurs, des horreurs, des massacres, incendies, pillages, et l'hiver très rigoureux achève plusieurs milliers de chrétiens réfugiés dans les montagnes sans aucune ressource. Nous, à la Trappe, nous aurions dû périr. Mais les Européens sont protégés par le gouvernement Turc, de sorte que nous sommes en sûreté.

C'est douloureux d'être si bien avec ceux qui égorgent nos frères, il vaudrait mieux souffrir avec eux que d'être si bien protégés par les persécuteurs. C'est honteux pour l'Europe. Elle aurait pu empêcher ces horreurs, elle ne l'a pas fait.

Pour la première fois je ressens le désir d'être prêtre. Je voudrais pouvoir aller de village en village, soulager les gens.

J'ai soif de mener enfin la vie que je cherche depuis si longtemps, que j'ai entrevue en marchant dans les rues de Nazareth que foulèrent les pieds de notre Seigneur.

Alors, espéré, mais inattendu, arrive enfin une lettre de l'abbé Huvelin.

Lettre

HUVELIN : Mon cher enfant je vous ai fait attendre, attendre, attendre, quand vous aviez si soif. J'avais espéré, mon cher enfant, que vous trouveriez à la Trappe ce que vous cherchez, que vous y trouveriez assez de pauvreté, d'humilité, d'obéissance pour pouvoir suivre notre Seigneur dans sa vie de Nazareth.

Je croyais que vous auriez pu dire en y entrant : « Là est mon repos pour les siècles des siècles ». Et je regrette tellement que cela ne marche pas.

Mais je ne vous fait plus attendre.

Montrez ma lettre – parlez. J'aurais tant voulu vous garder à une famille où vous êtes aimé, à laquelle vous auriez pu donner beaucoup.

Mais attention, ne pensez pas à grouper des âmes autour de vous ni surtout à leur donner une règle. Vivez de votre vie sans régler rien. Sur ce point je suis bien net.

FOUCAULD : Libéré de tous mes engagements je pars enfin pour Nazareth chez les sœurs Clarisses.

A mon arrivée la nuit est déjà tombée, il fait froid. Pour ne déranger personne je dors à la porte du monastère.

Le lendemain matin la mère Abbessse, qui avait été prévenue de mon arrivée, me voyant dépenaillé comme un vagabond esquisse un sourire gêné.

MERE ABBESSE : Que savez-vous faire ?

FOUCAULD : Ce que vous voulez ma Mère. Je ne veux pas d'argent, seulement du pain et de l'eau, et un peu de temps libre pour prier.

MERE ABBESSE : J'ai besoin d'un sacristain pour faire quelques travaux manuels et faire quelques courses. Vous logerez ici dans cette petite maison de

jardinier.

FOUCAULD : Je préfère cette cabane en planches.

MERE ABBESSE : Mais c'est un débarras !

FOUCAULD : Ça ne fais rien ! Cela me convient parfaitement.

La cabane est vidée de tout ce qui l'encombre, une sœur apporte une petite table, un tabouret et une pailleasse que je repousse aussitôt car je veux dormir à même le sol. J'ai enfin ce dont je rêvais depuis si longtemps. On dirait que cette place m'attendait. Domestique et serviteur.

Mes journées se passent entre les travaux manuels, la prière et l'étude.

Quelque temps après on m'envoie à Jérusalem porter une lettre à la Mère supérieure du couvent des Clarisses. Après cent vingt kilomètres de marche en deux jours, je donne cette lettre.

MERE SUPERIEURE : Comme vous avez dû souffrir ? Vos pieds sont en sang. Pourquoi ne pas vous arrêter en chemin ? Vous allez rester quelque temps chez nous, pour vous reposer.

FOUCAULD : Je m'installe donc quelque temps et, pendant tout mon séjour, la Mère supérieure me surveille discrètement.

MERE SUPERIEURE : Mes sœurs, venez vite ! Laissez tout de suite vos travaux, venez vite ! Regardez : nous avons un Saint dans la maison !

LES SOEURS : Oh, comme il est beau, un saint ! Louez soit Jésus Christ !

MERE SUPERIEURE : Allez ouste !

FOUCAULD : Mère, vous m'avez demandé ?

MERE SUPERIEURE : Oui. Asseyez-vous. Je voulais, comment dire, vous

faire une sorte de demande, une sorte de proposition... Enfin, pourquoi ne seriez-vous pas prêtre ?

FOUCAULD : Ce n'est pas possible. Dieu veut que je vive caché ! A la dernière place.

MERE SUPERIEURE : Oui mais on n'a pas le droit d'enterrer les dons que Dieu nous a donnés. Si vous devenez prêtre, il y aura chaque jour dans le monde une messe de plus.

FOUCAULD : Quelques temps après je reçois des nouvelles de l'abbé Huvelin : « Je veux que vous deveniez prêtre. » vous avez vu, c'est écrit !

Je consens alors à être prêtre, précisément parce que ce n'est pas mon désir mais la volonté de mes supérieurs.

Après m'être préparé au sacerdoce je suis ordonné prêtre à Viviers en Ardèche et je décide aussitôt d'aller là où les hommes sont les plus abandonnés. De frère Marie-Albéric, je deviens le père Charles de Foucauld. J'ai 43 ans.

Je m'installe alors à Beni-Abbès en Algérie, près de la frontière marocaine, entre le désert de sable rose et le désert rocheux.

Dès mon arrivée, je construis tout de suite une petite chapelle en terre glaise, recouverte de branches de palmiers.

Je l'appelle : La Fraternité.

Autour, quelques cases en terre pour mes futures compagnons, on ne sait jamais, et une croix de bois. Fonder un ermitage où nous pourrions vivre de quelques fruits et un peu d'orge, récoltés de nos mains. Nous donnerions l'hospitalité à tous, bon ou mauvais, musulmans ou chrétiens pour faire rayonner l'évangile.

Je veux habituer tous les habitants, chrétiens, musulmans, juifs, soldats, officiers à me regarder comme un frère, le frère universel.

Lettre

FOUCAULD : Mon cher neveu, merci de ta bonne lettre, de tes souhaits, de tes prières... de tes prières surtout, car ta lettre ne va que jusqu'à moi et tes prières vont jusqu'au bon Dieu...

Mon chéri, si tu veux être marin, tu dois aimer les longs voyages, les lointains voyages ; tu dois donc avoir un goût bien vif pour la prière qui en un instant conduit si loin, si haut ! Jamais vaisseau à voile ni à vapeur ne te conduira si loin qu'une minute de prière ! Les voyages de notre âme vers le bon Dieu sont plus lointains que tous ceux de l'Océan, et tandis que les découvertes des marins sont limitées, comme ce globe, les découvertes de l'âme qui par l'oraison s'élève vers Dieu sont sans limites, car Dieu est infini...

Tu vois mon chéri, que je voyage, et fais de beaux voyages, sans quitter le pied de l'autel. Il y a plus de mystères dans le petit tabernacle que dans le fond des mers et la surface des terres, et il y a plus de beauté que dans la création entière...

Mon chéri le solitaire fait de beaux voyages bien au-delà de la terre, au fond de son ermitage ; il a depuis des siècles trouvé le ballon dirigeable et le moyen de monter au-dessus de notre atmosphère et au-dessus des étoiles.

Que Jésus te fasse voguer vers lui, mon chéri, et qu'il te rende un saint.

Je t'embrasse et t'aime en son cœur divin.

FOUCAULD : Puis, je découvre avec horreur les plus pauvres : les esclaves. Ils sont nombreux. Certains me supplient de les libérer.

J'ai l'immense joie de pouvoir en libérer quatre, c'est si peu. Mais aussitôt leurs propriétaires s'inquiètent, ils protestent auprès des officiers. Les officiers s'alarment à leur tour n'osant pas contrarier les notables. Ils redoutent des incidents.

Les esclaves font un travail excessif. Tous les jours le bâton. Pas de nourriture, ni de vêtements et s'ils tentent de fuir on les poursuit à coup de fusils, et si on les reprend vivants on leur coupe les tendons.

Malheur à vous, hypocrites, qui mettez sur vos timbres et partout : Liberté, Égalité, Fraternité et qui rivez les fers des esclaves !

Vous condamnez ceux qui falsifient vos billets de banque et vous permettez que l'on vole des enfants à leurs parents et qu'on les vende publiquement !

Vous punissez le vol d'un poulet et permettez celui d'un homme !

Il n'y a pas d'autre remède à cette injustice que l'affranchissement. Nous n'avons pas le droit d'être des chiens muets, des sentinelles endormies. Nous ne sommes pas chargés de gouverner, c'est vrai, mais d'aimer le prochain le prochain comme nous même.

Alors je supplie mon évêque de faire des démarches auprès des députés et des sénateurs. Monseigneur Guérin n'obtiendra jamais rien. L'administration militaire m'invite donc à m'abstenir de la moindre démarche. L'œuvre pour le rachat des esclaves que je voulais fonder m'est refusée. C'est douloureusement que je m'incline par obéissance devant ces décisions.

Une proposition m'est alors faite de venir m'établir parmi les Touaregs. Au plus profond de moi-même, je discerne la volonté de Dieu.

HUVELIN : Mon enfant, allez où vous pousse l'Esprit.

FOUCAULD : Alors je décide de venir m'installer à Tamanrasset, au cœur du Hoggar.

Chant de Tamanrasset

FOUCAULD : Tamanrasset, le pays de la soif et de la peur, là où les fameux guerriers voilés de bleu fondent sur les caravanes et les pillent, vivants de razzias.

Plus solitaire que jamais, je m'occupe à parfaire ma connaissance de la langue à l'écoute de tout ce qui fait la culture de ce peuple.

Je rédige les statuts d'une association pour m'occuper des plus pauvres. J'entreprends aussi la composition d'un dictionnaire Touareg-Français ainsi que la traduction des quatre évangiles en Tamahaq.

J'apprends aux femmes à tricoter, à faire du crochet et aussi comment lutter contre la présence des mouches et des moustiques. Elles s'attachent à moi et m'appelle le Marabout.

Je me rappelle des paroles de l'abbé Huvelin.

HUVELIN : En vous voyant on doit se dire puisque cet homme est si bon sa religion doit être bonne et si tel est le serviteur comment donc est le maître ?

FOUCAULD : Une fois un grand personnage targui vient me voir et pour me remercier de l'avoir guéri il me propose comme cadeau sa fille en mariage. Je refuse et pour ne pas l'offenser je lui explique que je ne veux rien en échange et que les marabouts chrétiens ne se marient jamais.

Une autre fois une femme noble qui me voue une profonde reconnaissance depuis que j'ai sauvé ses cinq enfants me dit :

LA FEMME : Comme c'est terrible de penser qu'un homme si bon comme toi ira en enfer à sa mort parce qu'il n'est pas musulman. Je prie Allah chaque jour pour que le marabout chrétien devienne musulman.

NARRATEUR : Cette année-là, le Hoggar est en proie à une terrible sécheresse. Dix-sept mois sans une goutte de pluie, la famine est atroce. Les chèvres sont aussi sèches que la terre et les pauvres vivent exclusivement du lait de leurs chèvres.

FOUCAULD : Partageons, partageons, partageons tout avec eux et donnons-leur la meilleure part, donnons-leur tout ! Notre anéantissement est le moyen le plus puissant que nous ayons de nous unir à Jésus et de faire du bien aux âmes ; c'est ce que saint Jean de la Croix répète presque à chaque ligne.

Quand on peut souffrir et aimer, on peut beaucoup, on peut le plus en ce monde.

BA HAMOU : Après avoir partagé toutes ses réserves de nourriture, Charles se prive de sommeil et arrête de manger, épuisé il tombe gravement malade, obligé de garder une immobilité absolue. Il ne peut plus célébrer la messe sans servant. Charles est dans un dénuement total. Jamais il n'a ressenti aussi fort l'isolement.

Nous nous empressons de faire tout ce que nous pouvons pour le sauver. Nous

cherchons toutes les chèvres ayant un peu de lait pour le lui donner.

Alors, quelque chose se passe en cet instant dans la vie de Charles. Le frère est réduit à l'impuissance, il est dépendant de nous, on se sent responsables de lui. Et lorsqu'on partage un peu de lait pour lui sauver la vie... Il accepte. L'échange dans l'amitié, l'échange vient de se réaliser. Il faut qu'il mange plus, il faut qu'il dorme plus !

FOUCAULD : Puis, comme un miracle, pour mettre fin à ma solitude, après cinq ans, je reçois un message m'annonçant que j'ai l'autorisation de célébrer la messe sans assistant.

Noël ! Noël ! Merci mon Dieu, que vous êtes bon ! Demain je pourrai célébrer l'Eucharistie !

Le 31 mai 1907 j'écris à Monseigneur Guérin.

Lettre

FOUCAULD : Je vous prie de bien vouloir publier la grammaire touarègue et le lexique français-touarègue qui sont finis, ainsi que le lexique touarègue-français auquel je travaille et les poésies que j'ai collectionnées, à la seule condition que mon nom ne paraisse pas et que je reste entièrement inconnu, ignoré.

Lettre

MGR GUERIN : Je reviens à vos travaux de linguistique pour vous transmettre de la part du père Voillard l'expression respectueuse d'un reproche, ou tout au moins d'un regret. Il regrette – et même il ose vous le reprocher – il regrette de vous voir laisser publier tout vos travaux en vous effaçant complètement.

Il lui semble qu'à l'heure actuelle – par suite de toutes les attaques qui sont faites à l'Église – votre humilité devrait céder devant l'amour et l'honneur de l'Église et vous ne devriez pas craindre de signer de votre qualité de prêtre et de religieux les travaux que vous avez faits.

Je vous vois d'ici, très cher ami, repousser ces considérations comme trop humaines, je ne sais pourtant pas si elles ne sont pas les plus sages et les plus propres à faire honorer Dieu.

Persuadez-vous que vous n'êtes pas le seul en cause, mais que l'honneur de

Dieu et de l'Église que vous devez aimer est à sauvegarder et à étendre.

Lettre

FOUCAULD : Pour la question de signer de mon nom les travaux linguistiques, malgré l'autorité du père Voillard, en qui j'ai tant de respectueuse confiance, et malgré la vôtre, je ne change pas de sentiment.

Ce que vous dites avec lui serait probablement vrai pour un père blanc, cela ne l'est pas pour moi, voué à la vie caché de Jésus à Nazareth, à son obscurité, à son silence.

FOUCAULD : Notre cœur a soif de plus d'amour que le monde ne peut lui donner, notre esprit à soif de plus de vérité que notre monde ne peut lui en montrer, tout notre être a soif d'une vie plus longue que celle que la terre peut lui faire espérer.

La lumière, la lumière où j'entrerai à ma mort commence à luire, je suis en face des choses éternelles. Envahi par la vérité.

Mon Père, je me remets entre vos mains

Mon Père, je me confie à vous

Mon Père, je m'abandonne à vous

Mon Père, faites de moi ce qu'il vous plaira

Quoi que vous fassiez de moi, je vous remercie

Merci de tout ; je suis prêt à tout ; j'accepte tout

Je vous remercie de tout ;

Pourvu que votre volonté se fasse en moi, mon Dieu

Pourvu que votre volonté se fasse en toutes vos créatures

En tous vos enfants, en tout ceux que votre cœur aime

Je ne désire rien d'autre, mon Dieu ;

Je remets mon âme entre vos mains

Je vous la donne, mon Dieu, avec tout l'amour de mon cœur parce que je vous aime

Et que ce m'est un besoin d'amour de me donner

De me remettre en vos mains sans mesure

Je me remets entre vos mains avec une infinie confiance

Car vous êtes mon Père.

NARRATEUR : Le 1er décembre 1916, fin d'après-midi, une quarantaine de

truands veulent emmener le frère Charles en otage. Ils réussissent à le tirer dehors en lui annonçant qu'il vient de recevoir du courrier.

Soudain, l'arrivée de deux de ses amis les affolent tous et le jeune garçon qui a la garde du frère prend peur et tire. Le frère meurt sur le champ.

Le frère Charles est mort comme il a vécu : victime de sa charité.

Il ne voulait pas abandonner ses pauvres au milieu du danger. Non, il voulait les protéger contre les attaques des pillards. Il est resté avec ses frères jusqu'à la mort.

Un jeune officier vient constater la mort du frère Charles et quand il pénètre dans l'ermitage, il le trouve dans un grand désordre, tout est bouleversé, brûlé en partie.

Et dans le sable presque entièrement recouvert, le jeune officier trouve le petit ostensor du Père, qui contient encore enfermé l'Hostie.

Jeté à terre, image exacte de toute la vie et la mort du frère Charles de Jésus. Enfouie comme le grain en terre.